

La Première ou la Dernière Ville?

Du Samedi: Nous ne savons plus que penser de Montréal. Est-elle la première ou la dernière des villes du continent américain? Question étonnante qu'on a le droit de poser, après les éloges qu'en ont fait certains américains de passage chez nous, cat été; après les blâmes et les critiques dont l'accablent certains citoyens et conseillers municipaux.

Suivant les premiers, touristes bienveillants, mais mal informés, notre cité serait la première du continent; suivant les autres, mécontents bien au fait de notre administration, elle en serait la toute dernière.

Ces éloges sont-ils exagérés? Ces blâmes sont-ils mérités?

Exagérés, ils le sont certainement. Il ne faudrait pas s'étonner outre mesure des louanges américaines à l'adresse de la seule grande cité libre parce qu'humide du continent. A ce point de vue, Montréal n'a d'égalé pour les Américains que Cuba.

Le voyageur perdu au milieu des espaces désertiques et qui se hâte vers l'oasis où il trouvera, pour apaiser sa soif brûlante, une eau rafraîchissante, ne peut que vanter la beauté de cette oasis. Elle lui semble belle parce que là seulement, il trouve l'eau que partout ailleurs lui refuse la sécheresse du désert.

Montréal, sorte d'oasis, offre au voyageur autant de vin, autant d'alcool que d'eau; comment ce voyageur lui refuserait-il la reconnaissance du gosier?

Mais nous aimons mieux, bien que le contraire soit moins flatteur pour Montréal, en croire ces chevelus qui attribuent à notre manque de civisme un déplorable état de choses.

Les citoyens de certaines petites villes excentriques, comme Outremont et Westmount, s'intéressent à l'administration municipale, s'occupent de leurs édifices publics, de leurs maisons, de leurs parcs, de leurs rues, etc. Tous ont à cœur de tenir leur petit pays propre et joli.

A Montréal, c'est l'indifférence, le désintéressement le plus complet. On a toutes les peines du monde à faire respecter les règlements les plus élémentaires; veut-on organiser une exposition comme en tiennent les grandes et petites villes de l'ouest canadien et des Etats-Unis—personne n'en a cure.

Comme nous ressemblons peu aux habitants des mushroom cities de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique australe!

Le malheureux étranger qui oserait critiquer publiquement ou même dans l'intimité des familles ou des cercles, ces villes modèles de quarante années d'existence à plus, serait mis au ban de la société. La vie y serait pas tenable pour lui. Il y a à la de l'exagération encore, mais comme nous sommes loin de cette exagération! Peu nous importe que l'étranger trouve à redire sur notre cité. Nous ne sommes pas aussi chatouilleux sur ce point que sur celui de la langue. C'est tellement vrai que nous sommes les premiers surpris quand un Européen, dans des entretiens ou des relations de voyage, admire notre plan de construction, l'architecture de nos maisons et de nos églises, etc. Le grand peintre Albert Besnard nous a laissés tout interloqués quand il a trouvé à Montréal des beautés sans pareilles. Il n'eût admiré que le cadre grandiose dans lequel se dresse Montréal qu'il n'aurait étonné personne, car, à la vérité, le voisinage d'un fleuve majestueux et d'une montagne imposante donne du ton à une ville; mais c'est l'œuvre des hommes, des bâtisseurs, ingénieurs et architectes, qu'il a reconnu des beautés.

Un grand voyageur devant l'Eternel, M. Max O'Rell, raconte, au sujet de ces petites villes de l'Australie dont nous parlions tout à l'heure, qu'en débarquant à Sydney, les gens ne vous demandent pas: "Quelle sorte de traversée avez-vous eue?" ou: "Comment vous portez-vous?" mais: "Comment trouvez-vous la route?" La route de Sydney, comme le promontoire de Québec ou le Mont-Royal, est certainement ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville.

En Australie comme en Nouvelle-Zélande, les habitants mettent des sommes folles dans les bâtiments publics, en gaspillent même; c'est leur plaisir et leur orgueil. Et partout la même question posée à tous ceux que l'on suppose étrangers: "Eh bien! que pensez-vous de nos édifices publics?"

Toutes ces petites villes se ressemblent. Une rue principale où se trouvent l'hôtel de ville, la poste, le tribunal, les banques, les hôtels, les cercles, les principaux magasins, puis des rues de traversée avec maisons de plaisance.

Ce qui frappe et étonne d'abord, c'est que des villes de mille à deux ou trois mille habitants tout au plus possèdent autant de bâtiments publics. Les hôtels de ville et les postes sont plus imposants que ceux de nos villes de quarante à soixante mille âmes. Les succursales de banques sont souvent de véritables palais. Chacune de ces villes, de deux ou trois mille habitants, a un jardin public ou un parc planté de pins jolis arbres des différentes colonies et souvent un lac bien peuplé de cygnes et de canards. Chaque ville cherche à faire mieux que sa voisine et cette émulation fait pousser de

Le Patron Bon au Fond

Luce, ma jolie british bonne amie, ma tant blonde, comme disent les poètes, m'a conté une histoire qui fit ma joie.

—C'est arrivé, paraît-il, en Ecosse. Mais n'ajoutez aucune importance à ce détail car la chose aurait pu aussi bien se passer à New-York.

Ce récit gagnera à être lu, par places, avec un léger accent anglais: Le jeune Alexander Mac-Astrol était un charmant garçon doué d'une figure avenante et d'une bonne humeur incoercible.

De plus, musicien consommé, rompu aux mille séductions de son âge et de son sexe, il excellait à tous les sports, à tous les divertissements, ce qui le faisait rechercher des meilleures familles d'Edinboro, (coutumière façon nationale de dire et d'écrire Edimbourg).

Malheureusement, toutes ces belles qualités étaient gâtées par l'abominable défaut de paresse: Alexander Mac-Astrol était paresseux comme tous les lords de la création.

En outre, il était peu sérieux en affaires: quand on l'envoyait en course, il demeurait de très longs temps à fumer des cigarettes dans Prince-Street.

Et l'occasion se présentait bien souvent, qu'en entrant à l'improvise dans le bureau d'Alexander, le directeur le trouva exécutant la danse des claymores—les claymores étant remplacées par des parapluies.

Quel bon patron c'était que le directeur de la "Central Pneumatic Bank (limited)!"

Jamais, de sa part, un mot plus haut que l'autre! Jamais un mouvement d'impatience!

Quand un employé avait manqué à ses devoirs, c'était Mac-Rynollin—c'est ainsi qu'il s'appelait—le mandait en son bureau, le blaguait un peu, perpétrait parfois un calembour et le renvoyait à son affaire.

A quelques jours de là—la date ne fait rien à la chose—le jeune Alexandre Mac-Astrol s'affubla d'une physionomie éplorée pour annoncer à M. Mac-Rynollin qu'une de ses tantes—à lui, Mac-Astrol—venait de mourir, et qu'il serait bien heureux d'avoir libre sa journée du lendemain, afin d'assister aux obsèques de la bonne vieille lady.

—Mais, comment donc! acquiesça l'excellent M. Mac-Rynollin, c'est trop juste!... Amusez-vous bien, mon ami.

Le lendemain de ce jour, le directeur de la "Central Pneumatic Bank (limited)" se promenait avec quelques amis...

Parmi ces amis se trouvait un nommé Taupin, que M. Mac-Rynollin s'amusa à appeler sir Blackburn, on n'a jamais su pourquoi, quand il aperçut, pêchant dans la Codfy—petite rivière qui se jette dans le Forth—un jeune homme qui ressemblait furieusement à Alexander Mac-Astrol.

Si furieusement d'ailleurs que c'était Alexander Mac-Astrol lui-même.

Le bon patron ne voulut pas déranger son commis d'une opération qui semblait le passionner tant.

Mais, le lendemain matin, le jeune Alexander fut avisé par un groom que le directeur le mandait en son bureau:

—Ah! vous voilà, mon ami, fit M. Mac-Rynollin. Asseyez-vous... ou plutôt, ne vous asseyez pas, car je n'ai qu'un mot à vous dire.

Alexander ne s'assit pas, et le patron continua, en tripotant ses favoris:

—La prochaine fois que vous aurez la douleur de perdre madame votre tante, soyez donc assez gentil pour me rapporter une friture.—Alphonse Allais.

LE PROGRES Le directeur d'un journal parisien était récemment de passage à Prague. Il prend le train pour Paris, oubliant dans sa chambre d'hôtel son trousseau de clefs. La direction de l'hôtel, s'apercevant de cet oubli, confie le jour même les clefs à la Compagnie d'aviation qui exploite la ligne aérienne Paris-Prague. Le lendemain, avant 5 heures de l'après-midi, les clefs, déposées sur son bureau directeur à Paris, attendent leur propriétaire.

Voilà comment, grâce à l'aviation, un voyageur distraint oubliant quelque objet dans une capitale de l'Europe, risque fort de trouver sur sa table à son retour la preuve d'une distraction dont il ne s'est même peut-être pas aperçu!...

LA NAISSANCE La garde-malade.—Vous êtes en retard, monsieur, il est deux heures. Je tiens à vous féliciter; vous êtes père de deux enfants.

Le père.—Une heureuse coincidence: deux heures... deux enfants. J'ai bien fait de ne pas arriver à minuit.

très beaux endroits. Chaque Australien est persuadé que sa ville est supérieure à toutes les autres de la colonie.

Voilà certes des gens de qui nous devrions prendre exemple.

Montréal, avec à sa tête un maire australien, verrait peut-être monter plus rapidement son hôtel de ville et fleurir les commissions d'embellissement dont on s'obstine à ne pas reconnaître la très grande utilité.— Jules Jolicœur.

DELEGUES LOUISIANAIS A TACOMA



Nous avons ici à droite Mlle Olive M. Van Hofe, secrétaire adjointe de la Provident Building and Loan Association; Joseph Dremer, secrétaire de la Greater New Orleans Homestead Association, centre; et Mlle Hattie B. Scheele, secrétaire de la Third District Building and Loan Association, qui ont représenté la Nouvelle-Orléans à Tacoma, Washington, pendant la réunion de la United States League Convention. Les délégués ont été enthousiasmés de leur visite dans le nord-ouest.

Histoire de Mabrouk

Avec ses doux yeux rêveurs, ses oreilles bien formées, ses membres fins et nerveux, Mabrouk était le plus joli des ébénistes, ce printemps, en Kabylie. Du moins était-ce l'avis de sa mère. Mabrouk, nourri d'un matin, comme il s'approchait pour têter, sa mère l'année lui décocha une ruade:

—Te voilà grand! Tire-toi d'affaire tout seul!

Mabrouk s'éloigna contristé, mais il avait déjà une âme philosophe. Une touffe d'herbe était à portée de ses lèvres, une touffe que le vent avait saupoudrée de poussière, Mabrouk la saisit, la mâcha et, l'ayant trouvée délicate, se consola, innocent, du coup de pied dont sa mère l'avait gratifié, en guise d'a-dieu.

Une vie nouvelle commença pour lui. Son maître l'utilisa pour aller au marché. En des couffins profonds, Mabrouk transporta les fruits sucrés de la terre africaine. Dans les chemins rocailleux, quand il rentrait un charon, il le happait au passage. Son maître n'était pas brutal: Mabrouk était un petit âne parfaitement heureux.

Tout a une fin. Un officier d'intendance passa en Kabylie, chargé d'acheter des ânes pour le "front". Mohammed proposa le sien. Après quelques discussions, pour la forme, le marché fut conclu. Mabrouk se vit emmener, hisser en un fourgon, embarquer à Bizerte. La nuit de l'embarquement, l'enveloppe durant des heures. Il connut les affres du mal de mer.

Un ciel gris qui semble vouloir écraser la terre, un vent aigre dont les rafales couchent les brins d'herbe, le petit âne kabyle trotte le dernier dans la caravane qui, aux "bonhommes", porte le rata. Il chemine lentement sans bride, sans mors. Il n'a qu'un léger bât sur son dos se balançant deux grandes boîtes semblables à des boîtes à lait.

Drôle de pays, celui où on la transporté: partout des cratères profonds. Gare de tomber là-dedans; gare de s'enliser dans la boue! L'air peuplé de bêtes étranges. Les unes énormes, immobiles, allongées comme des courges. Les autres, avec un tout petit corps et de saillies immenses: Qu'est-ce que c'est que ces oiseaux-là! Ils ne chantent pas. En Kabylie, il n'y en avait pas de cette espèce. Des balles sifflent. Mabrouk s'immagine être entouré d'abeilles. Tout à coup, un grondement terrible. Quel orage! Mabrouk dresse le cornet de ses oreilles. Mais que se passe-t-il? Mabrouk se sent soulevé comme lors de son embarquement, à Bizerte. Il plane l'espace de quelques secondes. Il fait deux ou trois pirouettes avec ses "boîtes à lait"; finalement, il retombe les yeux aveuglés par la fumée. Un de ses compagnons a été éventré. Mabrouk tremble sur ses pattes. Il braie de toutes ses forces. Sa clameur est dominée par celle des obus. Au loin, la caravane continue d'avancer comme si rien ne s'était passé. Mabrouk renonce à comprendre. Il dodoline de la tête, rejoint ses camarades.

Ainsi, tandis que chaque jour, Mabrouk contribue au ravitaillement des tranchées, une idée s'élabore lentement dans sa conscience obscure: il doit marcher jusqu'à ce qu'on le décharge de ses boîtes. Souvent, il a l'échine lasse, ses jarrets sont raidis, ses pieds aussi lourds que boulets de siège, il marche...

Une nuit, par miracle, l'artillerie ne tonne pas. Sur les champs, où l'on s'est battu, plane une sorte de mystère silencieux. L'obscurité n'est déchirée que par des blancheurs soudaines: fusées qui s'épanouissent et

L'HISTOIRE DU PONT DU GARD

Le célèbre pont du Gard a subi, depuis sa construction par les Romains, maintes retouches qu'on ne soupçonnait que vaguement, et que le commandant Espérandieu signala hier à ses confrères de l'Académie des inscriptions, en s'appuyant sur des documents nouveaux très précis.

Cet aqueduc fut utilisé, dès le moyen âge, pour le passage des piétons et des animaux de bât d'une rive à l'autre du Gardon.

La dégradation nécessitée à cette fin existait déjà en 1557. Mais il se peut qu'on doive la dater des dernières années du quatorzième siècle.

En 1669 les Etats du Languedoc, inquiets du danger que courait le vieux monument, chargèrent les architectes de Laurens et Daviler d'une restauration; et ceux-ci remplirent, mais seulement de façon partielle, les piles qu'on avait ébranlées, puis stabilisèrent la voie sur des encochenements.

Enfin, en 1743, un nouveau pont fut construit contre l'aqueduc. Les piles furent alors totalement rempâtées et les encochenements disparurent.

A propos d'un tableau perdu de Rogier Van der Weyden, M. Salomon Reinach a montré l'importance de copies, même médiocres ou mauvaises, de tableaux flamands du quinzième siècle, pour reconstituer des œuvres que les incendies ou les naufrages ou tous autres accidents ont anéantis.

Ces copies sont surtout utiles quand il en subsiste un assez grand nombre, témoignage de la célébrité d'un original et permettant de l'entrevoir par comparaison.

M. Salomon Reinach a pris pour exemple une Descente de Croix, dont il a présenté à ses confrères dix copies—neuf panneaux et une tapisserie—qui indiquent l'existence d'un beau panneau perdu, celui de Rogier Van der Weyden, objet de sa communication.

Il a d'autre part noté qu'à l'époque de Quentin Massys la composition du maître de Tournai fut un peu modifiée et modernisée. L'original de cette adaptation, récemment découverte en Espagne, appartient à la collection de M. Lazzaro à Madrid.

L'histoire de la sculpture grecque du cinquième au troisième siècle avant notre ère offre, a ajouté M. S. Reinach, plus d'un exemple de semblables adaptations, où les motifs subsistent, tandis que le style et le mode d'expression s'accoutument aux variations de goût.

M. Loth a fait sur le surnom du Mars gaulois Ollondius une savante dissertation philologique.—Ch. Dauzats.

LA RECONNAISSANCE DU GOUVERNEMENT MEXICAIN

Washington. L'annonce simultanée de la reconnaissance du gouvernement du Mexique, par le gouvernement des Etats-Unis a été faite à Washington et à Mexico.

Après une rupture de trois ans entre les Etats-Unis et le Mexique, ces deux pays viennent enfin de reprendre les relations diplomatiques. La reconnaissance a été accordée sur la promesse du gouvernement de Mexico que celui-ci ne confisquera (d'après l'article 27 de la nouvelle constitution) aucune propriété américaine acquise avant le 1er mai 1917 et que les réparations demandées par les propriétaires américains seront accordées.

L'AVIATION DE GUERRE EN FRANCE

Le "Journal" de Paris annonce que des aviateurs militaires français viennent de procéder à des expériences concluantes avec un nouvel avion de guerre capable de lancer une torpille de 1,540 livres. L'appareil lui-même pèse 3 tonnes. Il est actionné par un moteur de 300 chevaux et peut atteindre une vitesse de 105 milles à l'heure.

Restauration du Palais de Compiègne

Voici venu le temps où les citadins suffoqués battent la campagne prochaine à la recherche des ombres. Les impatients vont au Bois de Boulogne; d'autres, plus résolu, vont jusqu'à Saint-Germain; les explorateurs à machines gazrent Fontainebleau. Mille d'entre eux, chaque matin, évoluent en forêt de Compiègne.

Et que ceux-ci ne laissent donc leur déclarer un lieu plein de fraîcheur et tel qu'ils n'en découvrent pas dans les taillis où les taons les harcèlent. Qu'ils se réfugient au Palais. Les murailles épaisses du Palais de Compiègne triomphent des rayons brûlants et dans le clair-obscur de salles, je promets au passant quelques ravissements en retour de ceux-là que la saison brutale lui défend de trouver aux carrefours sylvestres.

Restauration du Palais de Compiègne? "Restauration" est un gros mot, mais il est propre. C'est une restauration du Palais qu'avait commencée, avant même que fût finie la guerre, son conservateur, M. Sarrafin, et que maintenant il achève: restauration de pierres offensées par les torpilles allemandes et l'incendie qu'y alluma un ministère cependant voué au relèvement de nos ruines; restauration des salles occupées longuement par les services militaires et mises un peu à mal par certain départ imprévu.

La guerre et les hommes de guerre avaient réduit presque à néant tous les efforts autrefois faits au Palais de Compiègne par l'artiste au grand goût qu'est M. Arsène Alexandre. La tâche qui revenait, après de successifs désastres, à son nouveau conservateur, était si rude et lourde que l'on se prenait à penser devant ses moyens financiers et son personnel rares qu'il ne pourrait la mener à bout.

Mais c'est chose bien singulière que le pouvoir d'un homme quand il est animé d'une belle passion! M. Sarrafin est un thaumaturge authentique. Dépensant en prodigieux son talent de persuasion et ses autres talents, il a rallié à sa cause le ministre d'abord, puis le directeur des Beaux-Arts, puis ses collègues des Musées et pour raffiner de surcroît il a stimulé son brigadier avec ses six gardiens si bien que ces très braves gens n'ont eu de cesse que "leur" Palais ait revêtu les habits d'apparat qu'on lui peut voir pour leur fierté.

Au reste, le Palais de Compiègne est des plus beaux musées de France. Il y faut admirer les chefs-d'œuvre des tapisseries. Elle est pleine d'enchantements cette histoire d'Esther et d'Aman le cruel, et pleine aussi d'enchantements cette autre histoire de Jason et de Médée l'enchanteresse: fête de la couleur et fête de la grâce que nous donne Jean-François de Troy, dans les salons des Maréchaux. Autres fêtes données dans les appartements appelés "de Louis XVI": c'est là que Triomphe de Bacchus exécutés d'après les Saisons de Mignard, qui décoraient Saint-Cloud, et l'Hymen d'Alexandre, du trucucent Jules Romain.

C'est encore, au salon de stur, la tenture de Don Quichotte et au salon de la Chapelle, les six tapisseries de Coriolan, les plus remarquables peut-être des œuvres nées de la belle tradition du XVIIe siècle.

Mais il y a cent autres agréables choses au Palais de Compiègne. Dans l'anti-chambre de la Galerie des Fêtes est placée la Revue, de Raffet, que la gravure—et hélas! aussi le commerce—ont popularisée, la funèbre Revue des Ombres. Et, en face, est une autre toile, retenue jusqu'ici à Versailles, bien qu'exécutée pour Compiègne par le portraitiste Désiré Court. Elle rappelle au souvenir le mariage de la princesse Louise avec Léopold de Belgique. Et c'est un document. On y voit les portraits, assurément sérieux, des personnages de la Cour et dans leur nombre, au premier plan, une "Adélaïde" en toilette jaune qui vaut une déposition.

Vous parlerai-je encore du salon de Musique, réinstallé—à l'exception du mobilier—tel que l'avait voulu M. Alexandre? Ici, comme celles d'Esther et celles de Jason, les tapisseries à sujets chinois et les tentures de la Sultane ont été libérées de leur encadrement et ce n'est pas sans émotion qu'on retrouve la harpe du petit Roi de Rome, amoureusement ciselée par Sébastien Erard.

Arrêtons-nous pendant quelques minutes dans l'antichambre des Maréchaux: elle contient les mythes délicieux de Nicolas Bertin. Deux cabinets voisins sont décorés l'un de Venises du Canaletto, dignes des Venises du Youvre, et l'autre de Lancret et de Lancret plus que parfums d'après les Contes de La Fontaine.

Dans quelques jours seront ouvertes au public les salles du deuxième étage qui étaient autrefois des appartements d'invités. C'est là que sont groupés esquisses et tableaux d'Alexandre-François Desportes: chiens courants et d'arrêt bien à leur place, semble-t-il, alternant avec des Oudry, dans ce Palais de chasses royales.—Henri Vidal.

C'est en 1834 que fut fondée la première Société Saint-Jean-Baptiste. Ludger Duvernoy en fut le père et l'organisateur.

Un Peu de Tout

LA MALCHANCE Madame.—Oh, je viens de briser un miroir! Me voici avec sept années de guigne.

Monsieur.—Mais non, tout cela c'est de la superstition. Ainsi un de mes amis a brisé un miroir il y a deux ans. Tu crois qu'il a eu sept années de guigne. Jamais de la vie, il se faisait écraser à mort le lendemain par un tramway.

LA PEINE CAPITALE —Maintenant, dites-moi pourquoi vous êtes pour l'abolition de la peine capitale? —C'est une chose trop dangereuse.

EN TRAMWAYS —Voilà deux ans que je prends le tramway tous les matins et tous les soirs et je n'ai jamais donné mon siège à une dame.

—Tu es un goujat.

—Non, je n'ai jamais eu de siège.

APRES LA BATAILLE Alfred.—Mais qu'as-tu donc? Tu as la figure toute contusionnée? Julien.—Je me suis battu avec un boxeur de profession.

Alfred.—Je ne savais pas que tu étais un boxeur.

Julien.—Je ne le suis pas.

LA PREUVE —C'est un grand médecin que vous avez consulté? —Oh! un très grand médecin; il a toute la tête de plus que moi.

PAS TANT QUE CELA —C'est d'un proche parent dont vous portez le deuil? —Oh! pas tant que cela; il habitait les Etats-Unis.

SON AUTO —Comment va ton auto? —Oh, elle va mal... elle est toujours en réparation. Je ne puis même pas changer un pneu moi-même, c'est trop lourd. Tu sais qu'il faut compter un poids de 80 livres d'air en plus du poids du pneu!

LA CAUSE Le journaliste.—A quoi attribuez-vous votre très grand succès de vente comme auteur? L'auteur.—Au fait qu'il y a beaucoup de gens qui achètent mes volumes.

HEUREUX EPOUX —Ma femme a empêché que je ne sois vu à la nuit dernière. —Explique-moi cela! —Un voleur est entré chez moi par la fenêtre et a essayé de prendre mon argent dans la poche de mon pantalon, mais il n'en a pas trouvé, ma femme était passée avant lui.

EST-IL TROP TARD —Mais je suis marié depuis trois mois! —J'ose espérer qu'il n'est trop tard pour vous offrir mes félicitations.

LA DIFFERENCE Monsieur.—N'est-ce pas M. et Mme X. que nous venons de rencontrer? Madame.—Non, c'est Mme X... que nous venons de rencontrer.

ENTRE OISEAUX 1er oiseau.—Pour notre lune de miel, où irons-nous? 2e oiseau.—Que dirais-tu d'un voyage aux Iles Canaries?

A L'HOTEL —Comment aimez-vous votre chambre? —Je ne l'aime pas du tout; il n'y a pas la moitié assez de chaises pour mettre mon linget!

ENTRE EPOUX L'épouse.—Mais viens donc! Tu ne peux pas passer devant un bar sans l'arrêter! —L'époux.—Et toi! tu ne peux pas passer devant une modiste sans arrêter aussi!

CE QU'IL AURA L'instituteur.—Si j'achète trois livres de bœuf à trente sous la livre, quatre livres de légumes à 6 sous la livre et deux chopines de pois à 6 sous la chopine, qu'est-ce que j'aurai comme résultat? L'élève.—Un bœuf à la mode, monsieur.

LA RAISON —Pourquoi pleures-tu, mon petit bonhomme? —Parce que mon petit chat est mort.

—Tu l'aimais beaucoup ton petit chat? —Non, mais papa m'a battu parce que j'ai jeté le chat dans le puits.

LES PASSIONNES Emma.—Oh, Georges, je passerais ma vie ici, assise à tes côtés! Georges.—Moi aussi, petite amie.

Emma.—Mais, allons manger au restaurant, avant.

SOUVENANCE —Bonjour mademoiselle Leblanc... Lebrun... Legris... —Lenoir, monsieur. Je suis mademoiselle Lenoir.

—C'est bizarre, mais je ne puis jamais me rappeler le couleur de votre nom.